

CYRIL GELY

Toujours libre !

La saga des Saint-Quare

 éditions du
ROCHER

R O M A N

TOUJOURS LIBRE !

CYRIL GELY

Toujours libre !

La Saga des Saint-Quare

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entraît dans l'armée, et Jeanne, la petite Jeanne, lisait Molière et Shakespeare. L'avenir au contraire paraissait assuré.

Pour l'heure, nous sommes encore en 1898, ou peut-être 1899, et notre héros va bientôt entrer en scène. Rodolphe, son père, est d'une beauté extrême et d'une élégance folle. Il y a dans son regard bleu pâle cet air insolent et conquérant qui plaît tant aux femmes. Dès la fin de son adolescence, il fait des ravages dans la bonne société, passant d'une maîtresse à l'autre avec une facilité déconcertante. La nuit se termine, une ombre saute par la fenêtre, une femme mariée s'endort, et déjà Rodolphe se met en quête d'une prochaine aventure où il pourra déployer ses dons de séducteur. On se souvient de sa passion pour Sarah Bernhardt, de trente-cinq ans son aînée, qui fit couler durant deux mois l'encre de tous les journaux parisiens. Un soir, l'actrice ne se présente pas au théâtre où elle jouait *La Samaritaine* d'Edmond Rostand. Réclamations, brouhaha, le public s'impatiente et crie au scandale. On envoie un fiacre à son appartement et on découvre la tragédienne endormie dans les bras du jeune Apollon. La pièce sera jouée un peu plus tard et jamais, dira-t-on, la voix d'or de Sarah Bernhardt ne fut plus belle que ce soir-là. Rodolphe la quittera cependant pour Hélène Dulaque, actrice de second ordre et dénuée de talent, mais son prestige après cette affaire deviendra considérable.

Puis c'est sa rencontre avec Alice, et son revirement complet. Comme par enchantement le voilà assagi, amoureux, épanoui. Alors que la plupart des femmes de bonne extraction lui ouvrent leurs portes, il les referme toutes pour une jeune fille du peuple. Durant onze mois, ils vont vivre ensemble ce qu'il y a de plus beau et de plus admirable dans l'amour, une fièvre dévorante va les unir.

Le couple voyage, traverse les océans, est reçu dans les plus hautes sociétés de l'époque. Ce n'est plus le nom des Saint-

Quare qui virevolte dans les pensées ou sur les lèvres, mais eux-mêmes en tant qu'individus, ce trouble exaltant qu'ils jettent à chacune de leur apparition. On veut les voir, les approcher, les connaître. Ils subliment ce qu'il y a de plus simple et ce que la France de cette fin de siècle avait oublié : l'émotion et la flamme.

Puis, en avril 1899, c'est le retour à Montfort-sur-Moines et la fin si tragique. Que s'est-il vraiment passé ? L'accouchement, au début, se passe pourtant bien. Saint-Quare, le premier des jumeaux, naît sans difficulté apparente. Il pèse 2,9 kg. Alice, bien que déjà fatiguée, peut encore sourire lorsqu'elle l'aperçoit. Mais le second tarde à venir. Sept longues heures vont alors s'écouler sans la moindre manifestation de l'enfant. Le médecin décidera, mais trop tard apparemment, de pratiquer une césarienne. Alice n'y survivra pas. On tentera vainement de sauver Émile. Il vivra cinq minutes, puis s'endormira lui aussi de ce sommeil sans réveil.

Comme il est facile d'incriminer une personne en lui imputant une erreur dont elle n'est pas forcément responsable, les journaux ne s'en privèrent pas. On accusa le médecin, simple généraliste de campagne, de ne pas avoir agi plus tôt, la sage-femme de ne pas être intervenue avec plus de sérénité afin de réanimer Émile, jusqu'à la famille elle-même, de ne pas s'être rendue à Paris pour plus de sécurité. Sans doute ont-ils chacun leur part de responsabilité, mais la presse fut dans cette affaire d'une ignominie parfaite. Elle foudroya des jours entiers ces hommes et ces femmes déjà plongés dans un malheur immense, et qui n'avaient nullement besoin de réprimandes supplémentaires. Après l'avoir porté aux nues, on frappa Rodolphe là où sa sensibilité était à fleur de peau : en plein cœur. Ce coup lui sera fatal.

Le parc est pourtant majestueux en ce début du mois d'avril, et le prêtre de la petite commune de Saint-Georges est venu comme à son habitude depuis deux siècles célébrer l'office. À chaque décès ou à chaque baptême, à chaque communion ou à chaque mariage, l'un d'entre eux parcourt le chemin de terre qui rattache le château à la ville. Avant, ils venaient à pied, abandonnant ainsi leur cloître une journée entière. On les appelait encore « mon père ». Depuis, la révolution est passée, on les nomme « mon ami », et c'est en calèche qu'ils traversent la forêt et qu'ils longent l'étang au sortir du village. Personne n'emprunte cette route sinueuse, sinon les prêtres eux-mêmes et la famille, quand elle se rend à Paris ou ailleurs. Ailleurs, c'est peut-être Monte-Carlo, Deauville, Biarritz ou Vichy, c'est peut-être Londres, Rome, Florence, Venise, ou Saint-Pétersbourg. Pour le moment, « ailleurs », c'est Alice et Émile que l'on recouvre de terre et que l'on plonge dans le caveau familial.

L'esprit de famille et François jouèrent ici un rôle majeur. Ils entourèrent Rodolphe de tous les soins et de toutes les attentions possibles. Mais quelque chose s'était brisé et rien ne fut plus comme avant. Rodolphe s'enferma deux longues années au château, pendant lesquelles il rumina son chagrin.

De nos jours, lorsque l'on visite la prodigieuse demeure, transformée en musée depuis la mort du dernier des Saint-Quare, un guide à la voix monotone vous retrace le drame dans la chambre même où il se déroula. Des « Ah ! » pâmés, des larmes, et beaucoup de flashes fusillent cette pièce que l'on a reconstituée avec une attention excessive. Plusieurs mannequins, en costume d'époque, représentent les personnages de cette tragédie. Alice est allongée, avec à ses côtés le médecin de campagne, la sage-femme et son mari. Elle vient de mourir. La pendule indique sept heures quinze. Dans un coin, un berceau se balance et symbolise la vie. L'angoisse ne vous envahit qu'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'il ne connaîtra jamais, à son père qu'il voit de temps en temps au hasard d'une visite, à des voiliers qui l'emportent vers des terres inconnues, aux vents qui soufflent dans le ciel et que personne ne peut emprisonner. Il lui arrive de se réveiller couvert de sueur, la respiration haletante : le fabuleux trois-mâts s'est échoué sur un rocher et il sombre au fond de l'océan parmi les coraux et les épaves d'autrefois.

Les pages du calendrier s'arrachent ou se tournent jour après jour et Saint-Quare comprend peu à peu que son nom est différent des autres, que sa famille écrivit jadis, et parfois encore aujourd'hui, les annales et les chroniques de nos encyclopédies. Il lui semble que certaines personnes le regardent, l'épient, et qu'ils attendent que son nom vienne, à son tour, se graver à leurs côtés... Lorsqu'il ouvre à la lettre « S » l'énorme dictionnaire en cuir rouge qui trône au milieu du salon, il tombe sur Marc-Antoine de Saint-Amant, sur Charles de Saint-Évremond, sur Saint-Just, et s'il n'y voit pas encore Saint-Exupéry ni même Saint-John Perse, il s'arrête un peu plus loin sur ces quelques lettres d'or qui forment un mot magique : Saint-Quare.

SAINT-QUARE (Quare ou Quart, dit). Maréchal de France (Bois-le-Roi 1630 ? – Montfort-sur-Moines 1699). Il entra dans l'armée en 1649 et se rallia à la cause royale. Il se distingua singulièrement au cours des batailles d'Arras (1654) et des Dunes (1658). Remarqué par Turenne lors de la guerre de Dévolution, en raison de sa hardiesse, il fut fait maréchal de camp en 1668, puis lieutenant-général en 1674. Son rôle dans la guerre de Hollande fut déterminant: en plein hiver il envahit l'Alsace avec Turenne, qu'il reconquit par la plus audacieuse de ses campagnes (victoire de

Turckheim 1675). Fait maréchal de France par Louis XIV en 1678, il continua à se couvrir de gloire sur les champs de bataille. Orgueilleux, brillant, on le disait vif, ambitieux et d'une énergie incomparable. Devise célèbre : *Toujours libre !* Il trouva la mort dans son château de Montfort-sur-Moines.

SAINT-QUARE (Auguste). Astronome français (Montfortsur-Moines 1695 – *id.* 1755). Petit-fils du maréchal Saint-Quare, il fut l'un des fondateurs de l'astronomie moderne. Il construisit plusieurs télescopes, qui lui permirent d'effectuer ses observations, et découvrit deux nouveaux satellites de Saturne, ainsi que les premières nébuleuses obscures...

Que peut-il ressentir face à tous ces personnages his to riques, qui portent le même nom que le sien ? De la fierté, sans aucun doute, et de l'angoisse. Celle de ne pas être à la hauteur, de ne pas faire aussi bien qu'eux, d'être rejeté par nos manuels et de plonger corps et âme dans l'oubli des mémoires. Qu'il se promène dans la petite commune de Saint-Georges et il prendra à droite dans « l'avenue Saint-Quare », qu'il regarde la vieille bâtisse et il lira en haut de la porte d'entrée la devise ancestrale, qu'il marche dans le parc et il verra se dresser dix ou quinze chênes avec un écriteau : « Planté par tel Saint-Quare, en 17.. ou 18.. ». Tout lui rappelle ses origines et le renvoie à son passé. Pourtant, il l'aime cette demeure avec ses courants d'air et ses salles trop grandes, avec ses tissus un peu sombres et ses antiquités, avec sa cave humide et son grenier rempli de vieilleries. Comment pourrait-il, du reste, vivre éloigné de cette

forte-resse qui vit mourir Alice et naître la plupart de ses ancêtres ?

Parfois, dans l'allée, il croise André, noir de poussière, qui revient de la forêt voisine au volant d'une splendide De Dion noire. Alors il court vers lui, monte dans la voiture toute crasseuse et rêve de partir à l'autre bout du monde pour s'élancer sur les routes des rallyes automobiles. Si Rodolphe et Germaine noircissent les rubriques des faits divers, André, quant à lui, alimente les articles sportifs, ceux où l'on parle de vitesse, d'endurance et de records. Il sillonne l'espace, vêtu d'une vaste mante de caoutchouc, coiffé d'une capuche et d'un foulard blanc, le visage caché par de gigantesques lunettes. Pourtant, ce n'est pas sur terre qu'André réalise ses exploits, mais un peu plus haut, dans les airs. Il partage sa vie entre Montfort-sur-Moines et Bagatelle, entre sa famille et ses avions. Il réinvente la nature afin de parcourir le ciel, épris du désir de voler et de ressembler à Icare, un vieil ami, aviateur lui aussi. Il y avait eu autrefois Léonard de Vinci et ses drôles de machines volantes, Cyrano de Bergerac et ses voyages dans la Lune, les frères Montgolfier et leur ballon... Il y aura, à partir de 1906 ou 1907, André Saint-Quare.

C'était un inventeur de génie qui, malgré ses vingt-cinq ans, en paraissait à peine dix-huit. Il avait gardé de son enfance la liberté et les rêves, l'évasion et la volonté de s'élever au-dessus de tout, à une époque où la troisième dimension n'existait que dans l'imagination de certains. Il était né pour voler plus haut et plus loin que les autres, pour s'élancer dans les airs à des vitesses incroyables, pour faire l'admiration de tous et en particulier celle de François. L'image que nous avons de cet homme, penché sur l'arbre généalogique de sa famille et sur son passé, n'incite pas à le voir courir derrière une de ces machines,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bataille ? Les voyez-vous tomber au champ d'honneur ? L'été 1914 est pourtant merveilleux. Un vent frais apporte de temps à autre un peu de douceur et de bien-être ; les campagnes ressemblent encore à des campagnes, avec leurs vallons, leurs étangs ou leurs arbres; et le ciel reflète la couleur de la mer, celle que l'on croit revoir rapidement, libre et victorieux pour toujours. L'été, pourtant, fait place à l'automne et la guerre s'enlise, emportant avec elle les derniers espoirs et les premiers amis. On creuse des tranchées, avant de creuser les tombes, et l'on s'enterre dans le froid, la boue et l'ennui. Peut-être qu'après tout on ne fêtera pas Noël en famille.

Vous êtes là, assis dans votre tranchée, le fusil à la main, prêt à courir pour ne pas vous faire tuer, prêt à enjamber les barbelés et les cadavres, prêt à respirer ces gaz qui font tomber les hommes comme des mouches, qui les font vomir et suffoquer, qui mettent la gorge en feu, prêt à subir les lance-flammes et l'insupportable odeur de la chair brûlée, vous êtes là dans l'angoissante attente de l'offensive, de l'épais brouillard de fumée et des cris qui n'en finissent plus de marteler votre crâne. Peut-être avez-vous peur, mais dans un instant sur le champ de bataille, quand vous partirez devant, vous ne penserez plus à rien, ni même aux balles ou aux éclats d'obus, ni à ceux qui s'effondrent ou qui bougent encore, ni aux généraux qui ont donné les ordres, ni à la tranquillité ou au silence d'autrefois. Vous êtes là pour gagner quelques hectares, et les reperdre aussitôt, pour venger votre père ou votre grand-père, mort et enterré près de Sedan. Alors vous vous levez, vous courez, vous tirez deux ou trois rafales, et, avec un peu de chance, vous replongerez dans une de ces tranchées qui ressemblent à d'immenses cercueils que l'on aurait oublié de refermer.

Après le départ de ses trois fils pour le front, François avait revêtu un vieil habit sombre, déniché au grenier, qui lui donnait

des airs de général en retraite. Et, bien qu'il ne comprît pas tout à cette guerre, dont l'immobilisme et les moyens employés lui paraissaient absurdes, c'était pour cet homme du passé une manière comme une autre de se joindre à eux. Il s'improvisait, à plus de cinquante-cinq ans, une carrière militaire due uniquement aux faits d'armes d'un autre Saint-Quare qui avait combattu sous Louis XIV. Eliza trouvait cela d'un ridicule grotesque.

François épluchait donc les journaux, les dépêches spéciales, les correspondances secrètes, et écrivait chaque jour au gouvernement afin de lui faire entendre que ce n'était pas ainsi que l'on menait une guerre. Se battre contre les Allemands, admettons, se battre pour l'Alsace et la Lorraine, passe encore – mais se battre sans qu'aucune attaque ne puisse forcer la muraille de terre, de poitrines et de feu, certainement pas!

– Plutôt que d'enterrer nos soldats, disait-il, utilisez donc les airs.

– Les airs ! s'écriait un général (un vrai celui-là). Et pourquoi pas des chars blindés pendant qu'on y est!

Et quand il apprenait par Germaine, qui recevait chaque soir toutes sortes de ministres et notamment Georges Clemenceau dont elle aimait la verve et l'embonpoint, que l'état-major préférait les cerfs-volants ou les dirigeables aux avions pour le repérage des lignes adverses, qu'il confectionnait des machines à creuser les tranchées ou des brouettes individuelles à l'épreuve des balles, cela le mettait dans des rages terribles. Non, cette armée ne comprenait rien à rien.

– Pas étonnant qu'il y ait autant de morts! grommelait-il pour finir.

À Montfort-sur-Moines, en dehors de l'habit sombre, comme à Paris, la vie était semblable à autrefois. Le parc et la table en granit étaient toujours à leur place, les automobiles

descendaient l'avenue de l'Opéra, on soupaît au Chalet des Îles au bois de Boulogne, et Germaine portait encore ces longues robes légères et transparentes, signées Poiret. Et même si l'hôtel de la rue Monceau était moins bondé que jadis, il gardait son entrain et une certaine forme de gaieté.

Pourtant, de temps à autre, la porte restait close et les lumières éteintes. Mais ce n'était plus Footit ou Chocolat, ni même Mistinguett ou Maurice Chevalier qui animait la soirée, c'était autre chose. Un gendarme avait apporté une carte préfabriquée, aux couleurs blafardes, dont le texte dactylographié ne faisait rire personne. Charles Péguy, Ernest Psichari, Alain-Fournier et puis plus tard Marcel, Rodolphe et quelques autres étaient morts au front. Alors, durant ces nuits de deuil où mademoiselle Saint-Quare pleurait ses amis disparus et ses enfants tombés au champ d'honneur, alors seulement elle se rendait compte que la vie ne serait jamais plus comme avant.

La Belle Époque, les promenades en tilbury, les guinguettes, les bijoux, la douceur de vivre, c'était tout un monde qui disparaissait sous les éclats d'obus et les atrocités de la guerre. Et puis ces années de troubles, qui semblaient durer des siècles, c'était du temps perdu, des heures gaspillées, qui mettaient un terme, d'une certaine manière, au flamboiement de Germaine. Les mois et les saisons passaient, apportant leur flot de rides et de cheveux blancs, éloignant l'hôtel des mémoires et des bavardages. Bien sûr, la rue Monceau grouillait encore, à la nuit tombée, d'artistes en tous genres et de ministres intègres. Mais la guerre avait brisé les folies et les extravagances passées.

Rodolphe ne faisait pas la guerre contre les Empires centraux, mais contre lui-même. Il ne se battait pas pour anéantir l'Allemagne ni l'Autriche-Hongrie, mais pour combattre l'oubli et ses faiblesses. Peu lui importait de devenir un héros national ou d'avoir le buste recouvert de médailles, de défiler un jour sur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ped, un major-dome, cinq maîtres d'hôtel, trois jardiniers, un précepteur pour Pierre, une autre famille d'intendants, et, enfin, une nurse au cas où... Cela, en effet, faisait beaucoup. À titre d'exemple, en 1970, alors que Saint-Quare est depuis longtemps le dernier survivant de la famille, on ne trouve qu'une vieille gouvernante et un jardinier qui vient, de temps à autre, de la petite commune de Saint-Georges. Pourtant, avant la chute de Napoléon III et la proclamation de la Troisième République, ce n'était, du matin au soir, qu'un défilé permanent, un va-et-vient incessant. On montait le petit-déjeuner, on changeait les draps, on rangeait les affaires qui traînaient par terre, on astiquait les meubles et les vieilleries, on faisait briller les lustres et l'argenterie, on cirait les parquets, on frottait la calèche de toutes ses forces, on entretenait le parc et la forêt, on remplaçait les tuiles manquantes du toit, on courait à droite, on se précipitait à gauche, et parfois, au milieu de la nuit, on se réveillait en sursaut pour ouvrir à Monsieur qui avait oublié ses clés ou pour lui préparer deux œufs sur le plat lorsque subitement il avait faim.

Oui, c'était la grande vie et les Saint-Quare tiraient un bénéfice certain de leur immense fortune. Cependant, jamais ils n'en abusèrent. Ceux qui étaient à leur service, à l'égal de ceux qui les servaient sur les champs de bataille, aimaient et respectaient les Saint-Quare. Il a souvent été dit que Rodolphe, Albert et quelques autres furent déniaisés par une servante ou une cuisinière. Et si cela est fort probable, les Saint-Quare, à leur tour, estimaient leur personnel. Ils ne se seraient pas permis de leur parler rudement ou de les renvoyer pour des fautes futiles. Et si l'un d'entre eux se trouvait dans une difficulté quelconque, s'il affrontait des problèmes financiers ou familiaux, il savait qu'il pouvait compter sur ses maîtres.

Quand, en 1827, un domestique trouva à Saint-Georges un

petit enfant noir laissé à l'abandon et que personne ne souhaitait prendre, il l'emmena au château et le montra à Anatole.

– D'où viens-tu ? lui demanda-t-il.

– Des Antilles.

– Et quelle langue parle-t-on aux Antilles, mon garçon ?

– On parle créole. – Et comment dit-on, en créole : *Bonjour monsieur* ?

– On dit : *Bonjour monsieur*.

– Alors, cela ira tout seul, mon garçon! Nous parlerons créole.

Anatole se tourna alors vers le domestique qui attendait à quelques pas.

– Tenez, voici une personne qui fera désormais partie de la maison.

Montfort-sur-Moines était une véritable entreprise, et les Saint-Quare, tout comme leur destinée, la dirigeaient en grands seigneurs.

Germaine, comme nous tous, vieillissait. Elle avait, vers 1920, un peu plus de soixante-trois ans et les robes transparentes, qui avaient dessiné sa silhouette, s'étaient peu à peu transformées en longues robes noires, retenues par de fines bretelles et une ceinture aux hanches. Elle recevait chaque soir, à dix heures trente, une étole autour du cou et un éventail en plumes d'autruche à la main, tous ceux qui, depuis toujours, l'accompagnaient dans ses folles soirées. Mais étrangement, à mesure que les uns entraient dans l'histoire et que les autres devenaient enfin célèbres, les plus jeunes surtout, et parfois les autres, dérogeaient à cette règle, qui paraissait pourtant immuable, de se rendre rue Monceau pour discuter politique et

du temps qui passe. Ils préféraient, pour une raison que Germaine ne comprenait pas, retrouver au carrefour Vavin, à Montparnasse, tout ce que l'Europe comptait d'intellectuels et d'artistes en train de percer. Il y avait là des peintres comme Soutine et Chagall, quelques sculpteurs comme Brancusi et Calder. Non, la vie depuis la fin de la guerre n'était plus comme avant. Clemenceau n'était plus au pouvoir, Cocteau ne pensait plus qu'à Radiguet, et les cheveux blancs de mademoiselle Saint-Quare lui faisaient des sommations respectueuses. On entendait parfois, au sortir de la rue Monceau, de vieilles personnes, qui avaient connu Germaine au début de sa grandeur et de la Belle Époque, raconter ce qu'elles venaient d'y voir.

– Eh bien, observait l'une d'entre elles, elle m'a rappelé ma jeunesse, mais pas la sienne.

Ce n'étaient que de vilaines langues, mais l'hôtel, peu à peu, il est vrai, se vidait de son sang. Que faire ? Sinon continuer ses soirées, raccourcir de temps à autre ses robes, se montrer ici ou là, dégoter une jeune femme séduisante avec qui s'afficher, et surtout, surtout, ne rien laisser paraître.

Mais comme ce fut souvent le cas au cours de leur histoire, quand un Saint-Quare disparaît, un autre prend sa place. Tandis que Germaine s'effondrait dans les sondages du souvenir et que ses frasques ne passionnaient plus qu'une petite minorité, une étoile naissait dans le cœur des hommes et se préparait à prendre la relève. C'est un fait certain, lorsque nous plongeons nos regards au sein de cette famille et des siècles qu'elle a traversés, nous sommes fascinés par sa constance. Il semblerait que les Saint-Quare aient été destinés à passer au travers des âges, comme s'il s'agissait d'une et une seule personne, du premier jusqu'au dernier, qui ait laissé la trace de son talent. De 1650 à nos jours, et sans doute encore pour un bon bout de temps, une bouffée d'immortalité plane au-dessus de leurs têtes. À peine le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grand-père, car le présent pour cet homme faisait déjà un peu partie du passé.

Et quand André, dont François se sentait si proche, s'envole une dernière fois du Bourget avec Nungesser et Coli sur l'*Oiseau blanc*, le 8 mai 1927, afin de relier New York sans escale, ils sont là tous les deux parmi cette foule et ils lèvent leurs mains bien haut comme les autres. On fait tourner les hélices, on s'éloigne pour voir l'avion décoller, puis on le regarde prendre de l'altitude et disparaître dans les nuages. Le télégramme aux couleurs blafardes arrivera quelques heures plus tard : « *Oiseau blanc* abîmé en plein Atlantique Nord – Aucun survivant. » Alors, oui, une page commencera à se tourner. François comprit ce soir-là que tout partait à vau-l'eau, et que sa famille, après tout, n'était pas immortelle.

L'amour de François pour Jean n'avait rien de paradoxal. Bien sûr, on peut objecter que ce dernier ne parlait pas, qu'il semblait ailleurs aux prises avec un rêve quelconque lorsque vous étiez près de lui. Mais il aimait Montfort-sur-Moines, les promenades et les étoiles, il aimait prendre son temps, que le vent se lève ou que le soleil traverse les arbres. Et puis, sans le savoir, Jean avait l'esprit de famille. Il n'avait aucune affection pour les inconnus, pour ces gens qui venaient parfois au château pour prendre le thé, boire un verre, et discuter de Tchang KaiChek, de Mao, ou de Lindbergh. En revanche, il lui arrivait de s'arrêter devant les portraits accrochés aux murs du salon, devant l'uniforme du maréchal, devant les photographies qui dataient de 1880 ou 1890. Peu importait à François s'il comprenait ou non. Il s'y intéressait et cela, franchement, lui suffisait.

Alors, après l'occupation de la Ruhr et le coup d'État manqué d'Hitler à Munich, pendant qu'Anna faisait sauter

Nicolas sur ses genoux et que Jeanne repartait aussi vite qu'elle était venue, prétextant la fin d'un tournage ou un journaliste à voir, Jean devint peu à peu, et pour quelques années encore, un personnage indispensable au décor de Montfort-sur-Moines.

L' Oiseau blanc

Mais avant de poursuivre et d'évoquer la mort mystérieuse de Germaine Saint-Quare, revenons une dernière fois à André.

C'est à Paris, en 1921, que l'aviateur rencontre Anna Kornilov. La jeune femme a fui la Russie communiste à la mort de son père, tué par un obus en avril 1918. Elle se réfugie d'abord à Londres, puis à Paris, après la victoire des Alliés.

C'est une femme assez froide et d'un tempérament inégal. Il était courant de la voir joyeuse et gaie le matin, puis devenir sombre et renfermée en début d'après-midi. En quelques heures, sans raison apparente, elle passait de périodes d'excitation et d'euphorie à la mélancolie la plus sinistre et la plus noire. Mais elle avait une force particulière, une énergie exceptionnelle qui lui permettait, en général, de prendre l'ascendant sur ses dépressions et de redevenir une femme adorable. Bien que de douze ans son aîné, André vécut sous son charme et son emprise. Elle aimait en lui son courage et sa témérité ; il adorait son côté slave et ses grands yeux verts, où il puisait, disait-il, la volonté de continuer à battre sur son « Maréchal XIV ou XV » les records de vitesse et d'endurance. Il faut bien reconnaître que jamais Anna n'empêcha André de voler, de prendre part à une course, d'atterrir sur le toit des Galeries Lafayette, ou de participer aux raids des années 1920-1925 qui n'avaient d'autre but que de découvrir les limites de la terre et de pousser les investigations au cœur des continents les plus secrets.

Il s'envole donc avec Roget et Vuillemin pour l'Afrique; avec Benoist et Poulet vers l'Est et Rangoon ; avec Van Ryneveld et Brand pour atteindre Le Cap. Il se lie d'amitié avec Mermoz et Saint-Exupéry, avec lesquels il partira à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entraît dans nos souvenirs. Sa dernière pensée, alors que le couteau s'enfonçait dans son corps, fut peut-être pour Montfortsur-Moines et son frère, pour toutes ces années qu'elle avait passées en robe de soirée dans son hôtel de la rue Monceau à recevoir quelques artistes, quelques ministres, deux ou trois mots d'amour, pour Eliza et pour les autres. Germaine eut la chance de vivre dans un rêve, sans problème matériel, avant que les grandes crises ne viennent ébranler le monde, avant de s'apercevoir que rien ne serait jamais plus comme avant. Ses maîtresses et ses frasques, ses ruptures et ses folies, son élégance, sa délicatesse, ses rires ou ses pleurs, Germaine emportait avec elle un peu de son histoire et ne nous laissait presque rien: un éventail en plumes d'autruche, des images d'un temps passé, et quelques robes transparentes. Il faut pourtant se souvenir que ce fut une femme adulée, aimée, courtisée, qu'elle permit de découvrir de grands peintres et de grands écrivains, qu'elle fut la muse de nombreux artistes et qu'on la retrouve un peu partout, sous un visage différent ou sous un nom d'emprunt, au sein de notre littérature. Il fallait du courage, alors, pour affirmer sa féminité ou son homosexualité, pour lutter contre son époque – qu'elle aimait tant pourtant –, pour naviguer à contrecourant, ou simplement pour être une Saint-Quare pas comme les autres. Elle avait choisi l'oubli plutôt que la mémoire, et que l'on soit pour ou contre Germaine, on se souviendra encore longtemps de ses grands yeux bleu pâle qui vous regardaient en souriant.

La famille vendit l'hôtel peu après sa mort. La crise, qui frappait alors le pays de plein fouet, profita aux promoteurs qui s'emparèrent de la rue Monceau à faible prix.

L'immense hôtel s'est aujourd'hui transformé en bureaux où résident diverses sociétés : les unes occupent la cuisine, les autres les chambres, certaines se sont établies au grenier et

quelques autres au salon, là où autrefois on avait discouru de politique et des rumeurs du jour. L'hôtel vendu, ce fut un peu de la mémoire de la famille qui s'envola, ce fut un peu des Saint-Quare que l'on sacrifiait.

Du muet au parlant

Elle est bien étrange cette période qui s'étale de la Grande Dépression au début des années cinquante, de la fin de la vie brillante du carrefour Vavin à l'émergence de Saint-Germaindes-Prés. Le ralentissement de la production, la chute du niveau de vie et l'affaîssement de l'épargne, aucun gouvernement, qu'il fût de droite ou de gauche, ne put mener une politique favorable à la reprise de l'économie. Alors que l'homme comprend l'atome, qu'il fait des progrès considérables en chimie, en astrophysique ou en médecine, qu'il écrit sur un tableau noir $E = mc^2$, qu'il ouvre la voie à la télévision ou à l'informatique, il sombre également dans des difficultés quotidiennes toujours croissantes et un certain mal-être.

Jeanne fut la seule pendant cette période à connaître la gloire. Nous l'avons laissée vers 1925, ou 1926, lorsqu'elle était déjà tout en haut de l'affiche et qu'elle envahissait les écrans de son charme et de sa présence. Elle avait acheté, un an plus tôt, un appartement dans le VIII^e arrondissement de Paris, rue du Faubourg-Saint-Honoré, où elle entraînaît parfois ses amants de passage et ses conquêtes d'un soir. Ses succès, sa notoriété et tous ses caprices, qu'on lui passait les uns après les autres, l'avaient rendu d'une vanité folle. Elle disparaissait en plein tournage, arrivait des heures en retard au théâtre, entraît en scène ivre morte, sortait par le trou du souffleur, s'amusait à improviser du texte, à piéger ses camarades, à mettre des lunettes rouges ou vertes pour jouer Roxane ou Lady Anne, et ne trouvait jamais son nom imprimé sur les affiches en assez gros caractères.

– Mais, mademoiselle Jeanne, lui demandait un directeur de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'exploration de cette région, qui avoisine le pôle Nord, a débuté dès le seizième siècle avec la recherche des passages contournant l'Asie par le nord-est, et l'Amérique par le nordouest. Il faudra pourtant attendre 1879, pour voir Otto Nordenskjöld, sur la *Vega* et la *Lena*, ouvrir le passage du Nord-Est, allant de la mer de Barents au détroit de Béring. Une année après son départ, c'est le retour triomphal. Nordenskjöld est reçu, tour à tour, par l'empereur du Japon, par Jules Grévy – alors président de la République – et par le roi de Suède. Tous veulent célébrer cet exploit et savoir ce qu'il a découvert. Mais l'explorateur n'a atteint que 77 degrés 34 minutes de latitude nord. Trente ans plus tard en 1905, Roald Amundsen force le terrible passage du Nord-Ouest et démontre qu'il est impraticable. Cependant, la course au pôle Nord est ouverte et si elle ne représente, à proprement parler, que peu d'intérêt scientifique, la quête du savoir et de la renommée va tenter plus d'un explorateur.

En juillet 1896, l'ingénieur suédois Salomon Andrée part en montgolfière : on ne le reverra jamais. En 1899, un prince italien, Louis-Amédée de Savoie, duc des Abruzzes, atteint les 86 degrés 34 minutes de latitude nord... Enfin, en 1909, Robert Peary annonce que « la bannière étoilée a été épinglée sur le pôle Nord » ; mais au même moment Frédéric Cook affirme avoir atteint également le pôle et découvert « une terre dans le Grand Nord ». En vérité, en dépit de la polémique qui va s'engager entre Cook et Peary sur la victoire du pôle, dont ce dernier sortira vainqueur, il semble improbable qu'ils aient pu atteindre leur objectif : ni l'un ni l'autre, en effet, n'étaient équipés des instruments astronomiques nécessaires.

Voilà où nous en sommes lorsque le commandant Charcot lance à son tour, au début de l'année 1933, sa propre expédition.

L'idée est toute simple : comme l'opération se révèle

quasiment impossible par voie de surface et que l'aviation ne dispose pas encore à cette époque d'une autonomie de vol suffisante pour franchir les longues distances polaires, on aura recours à un dirigeable qui nécessite moins de carburant et qui en outre peut se poser n'importe où. Charcot confie les préparatifs à Saint-Quare qui se met immédiatement en contact avec Umberto Nobile. Ingénieur et explorateur italien, ce dernier avait tenté en 1928 de traverser le Cercle arctique à bord du dirigeable *Italia* qui s'abîma au large de l'archipel du Spitzberg, situé au nord-est du Groenland. Un brise-glace soviétique sauva Nobile et son équipage, mais Roald Amundsen, le vainqueur du Nord-Ouest, périt en leur portant secours. Nobile construisit pour l'expédition « Charcot-Saint-Quare » un dirigeable semi-rigide équipé de trois moteurs de 250 chevaux, dont le rayon d'action était de huit mille kilomètres, soit près du double de la distance du Spitzberg à l'Alaska.

Le 5 avril 1933, le commandant Charcot, Saint-Quare, Umberto Nobile et trois mécaniciens quittent Mourmansk, en Russie, et arrivent le 15 à la baie du Roi, au Spitzberg. Le moral est bon et la température plutôt clémente puisqu'il fait moins 25 degrés centigrades. Le 20 avril, le dirigeable s'envole vers dix heures du matin et parvient sans encombre le lendemain, à deux heures trente, au pôle Nord. Il descend à deux cents mètres d'altitude et largue les deux pavillons de l'expédition : français et russe. Puis, poursuivant sa route jusqu'à l'Alaska, Charcot (qui prévoyait un continent) n'aperçoit qu'une immense banquise recouvrant ce qui s'appelle désormais l'océan Arctique.

On a du mal à comprendre à présent le manque d'enthousiasme que souleva cette découverte. Où est la foule à leur arrivée, où sont les photographes et les journalistes, où sont les images de leur retour triomphal ? Nulle part, il n'y en a pas.

Personne ne les attend dans le petit village de Barrow en Alaska, lorsque le dirigeable vient se poser après trois jours de vol, personne ne les acclame à Paris, à New York ou à Moscou, personne ne veut les voir, les approcher, ou les toucher. L'exploit passe totalement inaperçu aux yeux du grand public, et n'est salué, en définitive, que par une minorité de savants. Il est certain qu'au cœur des années trente on ne croit plus aux héros, aux records de vitesse, ou aux explorateurs. D'autres préoccupations inquiètent le monde. En 1937, lorsque Amélia Earhart disparaît aux commandes de son avion, quelque part dans le Pacifique Sud, son accident n'inspire à un commentateur que cette réflexion désabusée : « À quoi cela sert-il de tenter des exploits ? Ne sont-ils pas tous inutiles ? Ne faudrait-il pas mieux que l'individu trouvât sa réalisation dans le groupe et non plus dans l'isolement ? » Les prouesses du début du siècle se résument désormais à des manifestations populaires au cours desquelles les jeunes pilotes et les vieux « as » se lancent des défis d'acrobaties en plein ciel. Cela se termine habituellement par un défilé massif d'avions de chasse et de bombardement, par un lâcher impressionnant de parachutistes ou, mieux encore, par le simulacre de combats aériens. Chaque *meeting* n'est qu'une démonstration de force, destinée à éblouir son voisin. De la théorie, les aviateurs vont bien vite passer aux travaux pratiques. En 1935, les troupes du Duce envahissent l'Éthiopie ; puis, un an plus tard et à plus grande échelle, ce sera l'Espagne.

Peu importe la célébrité ou la gloire, Saint-Quare est aux anges. Et même s'il n'a pas encore rejoint les exploits d'André ni les faits d'armes du maréchal, il s'en est rapproché. Il prend confiance en lui, en ses capacités, et s'il n'est pas accueilli en héros par Franklin Roosevelt, Staline ou Albert Lebrun, Montfort-sur-Moines le reçoit avec les honneurs qu'il mérite. La famille s'est réunie au grand complet autour de la vieille table en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La poliomyélite

La poliomyélite frappa le dernier des Saint-Quare en 1936. Il avait alors trente-sept ans. Ce sera le drame majeur de sa vie et des conséquences innombrables découleront de cette nouvelle tragédie. Désormais, il ressemble à l'image que nous avons de lui, paralysé des deux jambes, cloué sur une chaise roulante ou se déplaçant à l'aide d'attelles orthopédiques. Pourtant, au-delà de cette maladie, Saint-Quare le dira lui-même, la poliomyélite provoqua chez lui une seconde naissance. La lutte qu'il mènera contre son handicap, son acharnement à vouloir remarcher, ses efforts douloureux pour s'adapter à sa condition, ses souffrances, feront de lui un être différent du passé.

Il transformera peu à peu cette épreuve en compagne de route, ne se considérant jamais comme un malade et refusant sa vie entière de se regarder comme un infirme. Ce sera son moyen de se surpasser et d'être, en quelque sorte, supérieur aux drames de son existence.

Revenons donc en septembre 1935, lorsque le *Pourquoi Pas?* accoste au port de Rouen. Une nouvelle fois, peu d'enthousiasme à l'arrivée, sinon de la part des cartographes de l'époque et de quelques étudiants, enchantés d'assister dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne au récit de l'aventure. Charcot discours de la récolte scientifique et Saint-Quare dresse l'épopée qu'ils viennent de vivre au Groenland. Chacun y trouve son compte. Un élève prit une photographie des deux explorateurs : c'est la dernière image que nous conservons de Saint-Quare encore debout de façon naturelle. Puis l'on se quitte, en attendant que l'hiver se passe afin de repartir au plus vite vers des contrées lointaines.

Fin avril 1936, le commandant est invité à Montfort-sur-Moines. On évoque le précédent voyage, on prépare le suivant, on sort des cartes immenses sur les régions polaires, on rêve déjà de banquise, d'espace et de liberté.

Les préparatifs vont bon train et l'on pense embarquer prochainement, au mois de juin ou peut-être juillet. Toujours est-il qu'il fait un temps superbe et le matin, vers huit heures, Saint-Quare et Charcot se baignent et entretiennent leur condition physique dans l'étang qui jouxte la commune de Saint-Georges. Pourtant, à mesure que les journées s'écoulent, Saint-Quare ressent progressivement une fatigue générale qu'il attribue d'abord à un tour de reins. Bien vite, la lassitude devient éreintement, et le 3 juin 1936, au réveil, le drame éclate. Écoutons-le : « Quand je sortis du lit, ma jambe gauche resta à la traîne. Je trouvai néanmoins la force nécessaire pour me tirer jusqu'à la salle de bains. Je pensai alors que mes ennuis étaient à coup sûr musculaires et qu'ils disparaîtraient comme ils étaient venus. Mais ma jambe refusa de me porter, puis quelques heures plus tard ce fut l'autre. » On appelle le généraliste de Saint-Georges qui note une température excessive et la paralysie des deux jambes : « Ce n'est qu'un léger refroidissement », conclut-il.

Le 4 juin, l'état s'aggrave et l'hémiplégie gagne les membres supérieurs ; le médecin prescrit quelques massages et des bains chauds. On espère que tout cela n'est que passager. Jeanne se trouvant à Paris, c'est Simone qui nuit et jour s'occupe du malade et sert d'infirmière. Sans doute retrouve-t-elle ici un peu de son amour maternel, étouffé depuis la disparition de Jean. François, également, ne quitte pas le chevet de son petit-fils. À la mi-juin, la température diminue, mais la paralysie, quant à elle, reste toujours présente. Que faire ?

Saint-Quare n'est pas en état de rejoindre au Havre l'équi-

page du *Pourquoi Pas ?*, et pour cet homme c'est une nouvelle déchirure. Il doit rester cloué au lit alors que les autres vont bientôt voguer vers de nouveaux continents, les aurores boréales et le sommet du monde. Le commandant Charcot se résout à quitter Saint-Quare et Montfort-sur-Moines le 21 juin, en promettant toutefois de revenir avec un monceau de photographies. Ce sera leur dernière entrevue. Le 14 juillet 1936 Charcot embarque sur son navire, longe la banquise orientale du Groenland jusqu'à la baie de Scoresby, mais subit durant tout l'été des tempêtes infernales. Au cours de l'une d'elles, d'une violence extrême, le *Pourquoi Pas ?* disparaît, broyé sur des rochers, au large de l'Islande. Des trente hommes d'équi-page, un seul survécut, un dénommé Gonidec, rejeté sur la côte par une lame. On ne retrouva jamais les corps des autres, engloutis sous des tonnes de glace, au milieu de cette banquise qu'ils aimaient tant.

On peut s'interroger sur le destin et croire que sans la poliomyélite, Saint-Quare n'aurait certainement pas survécu à cet accident, et qu'il se serait noyé en pleine mer du Groenland en compagnie de son vieil ami et de quelques marins, qu'il n'aurait jamais accompli alors ce qu'il devait faire plus tard. Certes, on peut se poser bien des questions et Saint-Quare, probablement, se les posa avant nous. Car, à la fin de l'été 1936, le doute n'est plus permis. La maladie est incurable, contagieuse et d'origine virale. Le traitement? Il n'y en a pas, tout au plus des somnifères afin de soulager de temps en temps la douleur. Il n'y a rien d'autre à faire. La poliomyélite est aujourd'hui une de ces maladies que l'on rencontre rarement dans les pays développés, comme si elle s'était peu à peu éteinte après de longs siècles d'épidémies ravageuses. Elle s'attaquait en priorité aux enfants qui offraient l'avantage d'une moindre résistance au virus, charrié en général par les eaux – d'où son nom commun de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

manque d'ouverture d'esprit ne lui permet pas d'entrer dans un quelconque gouvernement et il demeure éloigné du pouvoir jusqu'en juillet 1940, date à laquelle Pétain le nomme secrétaire d'État.

Cette ascension, René la doit en partie à son pacifisme de 1936 à 1939, à son adhésion immédiate à l'armistice, et certainement aussi à son admiration sans faille pour le vieux maréchal qui était selon lui le seul homme capable de redresser une France meurtrie et exsangue. Clermont-Ferrand et Vichy ne sont éloignés que de quelques kilomètres, le voilà donc en route vers son destin. Ajoutons que son élégance, son fanatisme, et son nom, qui était encore synonyme au début de la guerre de cette ancienne réussite industrielle, lui valurent une amitié qui revêtra une importance capitale pour la suite de sa carrière : celle de Pierre Laval.

Certes, on a assez écrit sur René Rouvier, sur son antisémitisme, sur son rôle dans les différents gouvernements de Vichy, ou sur son désir de s'engager dans une coopération militaire contre la Grande-Bretagne, pour que l'on n'ait pas à les exposer ici. En revanche, son influence capitale dans l'élaboration de l'entrevue si fameuse de Montoire nous surprend encore. Sa participation à cette poignée de main historique est un secret de polichinelle : à la fin du mois d'août 1940, en effet, Pétain, qui, depuis l'armistice, sollicite une rencontre avec Hitler, l'envoie à Paris afin d'établir les premiers contacts. René s'installe tout d'abord au ministère du Travail, puis à Matignon lorsque les Allemands en donnent l'autorisation et lèvent les scellés.

Il est alors reçu par Otto Abetz, ambassadeur du Reich, auquel il explique que le maréchal souhaite voir la France vaincue s'accorder avec son vainqueur afin de jeter les bases d'une politique nouvelle. Or, celle-ci passe nécessairement par

une entrevue au sommet. Le 21 octobre, Abetz lui confie enfin, sous le sceau du secret, qu'un tête-à-tête avec Ribbentrop est prévu pour le lendemain. Il en réfère aussitôt à Laval, qui en réfère de son côté à Pétain.

Le récit de la journée du 22 octobre a été rapporté des centaines de fois, et en premier lieu par René Rouvier lui-même. Abetz et Rouvier quittent à huit heures du matin l'ambassade de la rue de Lille, puis l'équipage fait halte à Tours pour déjeuner, et repart vers dix-sept heures trente en direction de Château-Renault. Otto Abetz se tourne alors vers son compagnon de route et lui dit :

– Je dois vous prévenir, ce n'est pas seulement M. de Ribbentrop que vous allez voir à Montoire, c'est aussi notre Führer.

– Ah ! merde, réplique Rouvier, exclamation qui pour les journalistes de l'époque deviendra le plus souvent un « Sans blague ? ».

Puis, à dix-neuf heures précises, la voiture s'arrête près d'une petite gare entourée de nombreux soldats de la Wehrmacht. Laissons ici la parole à René : « Je monte dans le wagon d'Hitler. Les photographes me lâchent leurs éclairs de magnésium dans le nez. J'étais ébloui. Je bouscule quelqu'un, je lui marche sur les pieds. C'était le Führer en personne. Je lui dis : "Ah, c'est vous ? Je ne vous avais pas reconnu." Ce sont les premiers mots que je lui ai dits. » Et voilà comment on entre dans l'histoire. La suite est plutôt banale, si du moins nous pouvons employer ce terme. Cette entrevue, tout compte fait, ne sert qu'à en préparer une autre, celle que nos dictionnaires et nos manuels conserveront. Toutefois, si vous regardez attentivement les innombrables photographies qui ont été prises lors de la rencontre entre Hitler et Pétain – qui aura lieu deux jours plus tard, le 24 octobre 1940 –, vous noterez certainement

que derrière le maréchal se tient un homme en civil. Vous l'avez reconnu, c'est René Rouvier.

Cette photo paraît dès le lendemain dans toute la presse.

À Montfort-sur-Moines, comme ailleurs, mais davantage assurément à Montfort-sur-Moines, c'est la consternation. Le choc est terrible. François s'empresse de prendre son porte-plume et d'écrire à Pétain : « La main dans la main d'Hitler, quelle honte ! » Mais le plus terrible pour les Saint-Quare, c'est bien la présence de René aux côtés des deux autres protagonistes. Que Rodolphe et Germaine aient alimenté des pages entières de la rubrique des faits divers ou des chats écrasés, admettons ; que Jeanne s'affiche dans des magazines à deux sous, passe encore ; mais que René, qui par alliance appartient encore à la famille, se compromette avec le Führer et ces gens de Vichy, c'est *foutrement* inadmissible!

Pourtant, ce ne fut pas François, ni même Saint-Quare, qui souffrit le plus de cette humiliation, mais Nicolas. À dix-huit ans, il était le seul à ne pas avoir connu René, tout au moins à ne pas s'en souvenir, et cela joua un rôle décisif dans les événements qui vont suivre. À compter de cette date, un mot magique et chargé d'espoir pour les uns, à bannir pour les autres, commença à résonner aux oreilles du fils d'André et d'Anna. C'était un mot que l'on murmurait avec une grande prudence, dont on parlait à mi-voix pour ne pas attirer l'attention, mais qui était aussi le symbole de la lutte et de la liberté – *Toujours libre!* –, c'était le mot « résistance ».

Il y a une certaine similitude, non pas physique, mais plutôt intellectuelle et morale, entre Pierre le révolutionnaire, et Nicolas Saint-Quare. La fougue, le courage, la hargne, la volonté d'être de tous les combats et de ne jamais abandonner se retrouvent chez l'un comme chez l'autre. En revanche, si le premier fut accusé de trahison au lendemain de la Commune

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et lui donna une dernière fois la parole. René se leva péniblement et déclara comme une ultime folie, comme s'il croyait encore à une possible clémence : "Je suis à ce banc parce que, ayant vu clair, je voulais éviter la guerre. Moi, pour empêcher un nouveau carnage, j'ai vu Hitler, j'ai vu Goering, Mussolini, le pape, j'ai vu Staline. Je me serais retrouvé avec le diable en personne s'il l'avait fallu." Ce fut tout. Il s'effondra ensuite sur sa chaise. »

Après le maréchal Pétain, dont la peine avait été commuée en détention à vie ; après Pierre Laval, qui venait d'être fusillé, ce fut au tour de René d'être condamné à mort.

On a souvent reproché aux Saint-Quare d'être alors intervenus auprès du général afin de requérir la grâce du condamné. C'était pourtant bien légitime. L'esprit de famille, bien que René n'en fasse plus vraiment partie, joua comme toujours. De Gaulle les reçut une bonne heure en souvenir de leurs ancêtres et de leur gloire passée. On évoqua le vieux maréchal – celui qui avait combattu aux côtés du Roi-Soleil –, Germaine, Clemenceau et Montfort-sur-Moines, on parla de Jeanne, pour qui le chef du gouvernement provisoire avait un léger faible, de Saint-Quare et de sa poliomyélite, et puis fatalement de René. Mais, tout cela n'était pas si simple. Il avait cautionné cette légion des volontaires qui avait combattu sur le front de l'Est, exercé diverses fonctions officielles, concocté Montoire, encouragé le Service du travail obligatoire, et, même s'il n'avait livré ni juif ni résistant, il avait néanmoins profité de la débâcle de juin 1940 et du malheur des autres. Non, vraiment, de Gaulle ne pouvait rien. On se serra tout de même la main et, sur le pas de la porte, il demanda à François :

- Vous étiez général, je crois ?
- Tout à fait, répondit le vieil homme sans sourciller.
- Dans quelle armée ?

– Dans celle du souvenir, mon général. Dans celle du souvenir... Lorsqu'au matin du 2 novembre 1945 les officiers pénétrèrent dans la cellule de René Rouvier, ils le découvrirent suspendu au bout d'une corde. L'un d'entre eux le dépend, un autre appelle les médecins et tandis que l'aumônier lui donne l'absolution on s'empresse de le ranimer. Lentement son pouls revient à la vie. Il lui faudra un peu plus de trois quarts d'heure cependant avant de retrouver ses esprits. Puis les gardiens l'habillent et l'entraînent jusqu'au fourgon qui se dirige ensuite vers l'enceinte de la prison. Il est sept heures quinze. À moitié inconscient, la gorge sanguinolente, René lève alors les yeux vers un des soldats:

– Vous croyez que ça fait mal ?

– Je ne crois pas, répond celui-ci.

On le lie au poteau, on lui met un bandeau, puis il murmure péniblement:

– Visez le cœur.

Huit coups de feu retentirent. Et comme il respirait encore, un officier lui tira une dernière balle dans la nuque.

Puis ce fut le temps de la reconstruction, l'époque où l'Amérique devenait la plus grande nation du monde, où Cab Calloway transformait notre vieux jazz en une musique plus rythmée, qui, de Bill Haley à Fats Domino, de Buddy Holly à Chuck Berry, allait bientôt devenir du rock and roll. L'on commençait à s'enfermer certains soirs dans de vieilles caves pour jouer de la trompette et danser toute la nuit, l'âge d'or de Saint-Germain-des-Prés ouvrait les portes du Café de Flore, de Lipp et des Deux Magots. On nationalisait Renault, on entendait parler du Plan Marshall et des accords de Bretton Woods, on pleurait devant *Autant en emporte le vent*, et toutes les femmes en âge de s'évanouir se rendaient au théâtre Hébertot

pour y applaudir un jeune acteur, dont le charme et la beauté faisaient des merveilles : Gérard Philipe.

Pour la dernière fois de leur histoire, les Saint-Quare recouvraient de terre un cercueil vide. Après Louis, Alexandre, Marcel et André, c'était au tour de Nicolas. D'aucuns d'entre vous se souviennent peut-être de ces funérailles qui projetèrent Montfort-sur-Moines et ses habitants sur le devant de la scène. On eût dit que le pays tout entier s'était pressé devant les grilles du château afin de rendre un ultime hommage à cet homme qui incarnait si bien aux yeux de tous l'esprit de la Résistance. Il y avait là des curieux, des journalistes, des francs-tireurs, des partisans, des maquisards, des FFI, quelques juifs, et on crut même un instant que le général viendrait en personne. Une affaire de dernière minute le retint à Paris et ce fut donc André Malraux qui représenta le gouvernement. Tout se passa dans un recueillement absolu, comme si ce tombeau représentait à lui seul toutes les souffrances endurées depuis cinq longues années. Il y eut des larmes lorsque le prêtre de la petite commune de Saint-Georges, qui était arrivé dans un tel état d'excitation qu'il en avait oublié sa soutane au village, fit son oraison funèbre, il y en eut davantage lorsque Malraux prit la parole : « Toi Nicolas Saint-Quare, le résistant ; toi Nicolas, le martyr ; toi, dont le cercueil restera à jamais vide... » François jeta une poignée de terre, puis ce fut Saint-Quare, Jeanne, Simone, et tous les autres. À la nuit tombée, il n'y avait plus personne. Les badauds s'en étaient allés, les FTP avaient rejoint leur maquis, et les reporters avaient disparu. Et après tout, c'était bien normal. Mais ce jour-là, du moins, Montfort-sur-Moines, sa table en granit, et sa forêt immense, étaient redevenus le centre de tout.

Pourtant ce n'étaient plus nos personnages qui vieillissaient, c'était la famille tout entière. Où étaient-ils ces jours heureux lorsque les Saint-Quare déjeunaient sur l'herbe, lorsque les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus, on les rangeait au fond d'un tiroir, et on ne conservait d'elle que ses grands yeux clairs, son sourire, et ses longs cheveux bruns qu'elle aimait porter bien haut sur la tête.

Jeanne comprit sans doute que c'était là son unique moyen de revenir, de refaire parler d'elle, d'avoir son nom en lettres capitales sur toutes les lèvres et dans toutes les mémoires, afin que personne ne l'oublie tout à fait. Elle se jeta du train, et dans ce court laps de temps, avant qu'elle ne vienne s'écraser le long de la voie de chemin de fer, imaginons qu'elle ait pu revoir toutes ces images de sa jeunesse, que la suspension, le whisky, l'exil et le désespoir lui avaient volées.

La vente de son appartement de la rue du Faubourg-Saint-Honoré paya une partie de ses dettes. Il revint à un célèbre cabinet d'avocats, spécialisé dans le divorce et le droit des affaires, qui occupa les lieux jusqu'au début des années 1980.

Si vous passez devant un soir, si au hasard d'une promenade l'envie vous vient de flâner dans ce quartier, arrêtez-vous un moment. Une plaque commémorative vous rappellera modestement à elle :

<p>Jeanne Saint-Quare, actrice et vedette, 1890-1950 vécut ici</p>
--

La quête de la liberté

À la mort de Jeanne, ce fut la famille qui disparut avec elle. Bien sûr, il restait Montfort-sur-Moines et la table en granit rose, il restait le parc, la forêt et les ruisseaux, mais Saint-Quare, dont la douleur était immense, était le seul désormais à porter son nom.

Trois siècles après le fondateur de la dynastie, après les guerres et les révolutions, après les gouvernements provisoires et toutes sortes de faits divers, il n'y avait plus que lui face au château et aux souvenirs. Ah ! si seulement Morgane était restée à ses côtés, si elle l'avait accompagné encore un peu, les choses auraient été bien différentes. Mais non, on en avait décidé autrement en Haut Lieu, et c'était à lui à présent, avec ses attelles orthopédiques et ses cannes en bois, de reconquérir le digne blason des Saint-Quare.

Certes, on pourrait ne pas trop y croire et penser qu'à cinquante ans passés, Saint-Quare, qui souffrait encore affreusement de sa paralysie, n'avait en fin de compte que peu de chances de relancer l'éclat de la famille. Et on aurait eu raison. Lui-même n'y croyait guère. Il fut un temps où il avait été aviateur et séminariste, découvreur de l'océan Arctique et des contours du Groenland, mais il était trop tard maintenant. Sa vie se trouvait derrière lui. Et puis, quoi faire ? Comment faire honneur aux siens et rappeler à tous ceux qui parlaient déjà des Saint-Quare au passé qu'ils n'étaient pas tout à fait morts et qu'il en restait encore un ? Se lancer en politique ? Donner de grands bals et de grandes soirées ? Remonter sur son vieux coucou qui devait sans doute moisir dans un coin ? Non, le dernier descendant du maréchal ne voulait pas entendre parler de

cela. Il ne souhaitait qu'une chose: partir loin de son existence quotidienne, partir à l'autre bout du monde et s'évader sur les océans – là où il pourrait se retrouver seul avec lui-même et avec ses rêves. Ce voyage, il y pensait depuis longtemps, depuis les premiers jours de sa poliomyélite, quand le commandant Charcot et le *Pourquoi Pas ?* étaient partis sans lui. Il y pensait depuis toujours même, lorsqu'enfant il rêvait à ces fabuleux trois-mâts que le vent entraînait vers des territoires inconnus, lorsqu'il rêvait aux goélettes flottant au-dessus de l'eau, à la grand-voile que l'on hissait en signe de départ, à tous ces noms qui sonnaient si bien à l'oreille : le cap Horn, le cap de Bonne-Espérance, les îles Marquises, les quarantièmes rugissants. Et au bout de la route, là-bas, tout au bout, il y avait l'horizon – et derrière, il y avait peut-être un peu de cet autre « lui-même », un peu d'Émile et d'Alice, un peu de ce qu'il avait toujours recherché.

Mais l'immédiat après-guerre et le début des années cinquante, c'était avant tout, pour les Saint-Quare, ou plutôt pour Saint-Quare, les problèmes d'argent. Les dettes de Jeanne, les crises économiques et les « impôts de solidarité », les pénuries et l'inflation, le coût de la vie qui ne cessait de monter tandis que la monnaie chutait tant et plus amputèrent peu à peu l'immense capital amassé au cours des siècles. On s'était résolu à vendre les immeubles à Paris, à Rome, et ailleurs, les terres en Provence et en Aveyron, les actions du Second Empire, les bijoux qui avaient appartenu à Virginie ou à Germaine, les vieilles voitures de collection, en un mot on vendait les souvenirs afin de subsister dans ce vingtième siècle qui ne respectait plus rien. Autrefois, avec un louis on vivait comme des rois, à l'abri du besoin, on pouvait dîner au café Riche, chez Tortoni, ou à la Maison Dorée, se rendre au théâtre de l'Ambigu ou aux Folies-Dramatiques, puis s'offrir ensuite un cabaret et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et de se rouler, à nouveau, dans l'herbe de Montfort-sur-Moines.

La traversée de l'Atlantique d'ouest en est, de New York à Lorient, devait être une partie de plaisir, une cerise sur le gâteau. Saint-Quare faillit ne jamais en revenir. Pour quelle raison, après une année entière de navigation, souhaita-t-il reprendre la mer en solitaire plutôt que d'embarquer paisiblement sur un paquebot ? Peut-être pour que son tour du monde soit complet : il était parti de Lorient, autant y retourner. Après une semaine de mauvais temps, Saint-Quare se blesse au bras gauche, entre le coude et l'épaule. Fausse manœuvre, excès de confiance, malchance ? Les trois probablement. Néanmoins, si l'entaille n'est pas profonde, elle s'infecte rapidement, provoquant d'importants accès de fièvre et une odeur fétide. N'importe qui aurait fait demi-tour, d'autant plus que Terre-Neuve ne se trouvait qu'à quelques milles vers le nord et que les vents se mettaient à redoubler. On imagine pourtant mal le vainqueur des trois caps rebrousser chemin après seulement seize ou dix-sept jours de traversée.

Saint-Quare décide alors de crever l'abcès avant que la gangrène ne gagne son bras. Il se pose un garrot et se fait tellement souffrir qu'il s'évanouit. Au réveil, il sent un léger mieux qui lui permet de reprendre la barre quelques heures, puis l'abcès reprend de plus belle et avec lui la fièvre qui ne cesse de grimper. Les deux jambes paralysées, le bras gauche engourdi, il va diriger son voilier avec son seul bras valide, entre des vents de force huit et la fatigue qui devient insupportable. À Lorient, on s'attendait à fêter un héros, c'est un moribond, entre la vie et la mort, qui accoste le 21 novembre 1952.

Un mois d'hôpital sera nécessaire pour lui rendre un visage humain et, de nouveau, les soirées et les réceptions s'enchaîneront comme des tourbillons.

Il est certain cette fois-ci que Saint-Quare ne dut la vie qu'aux qualités marines de son *Morgane*, capable de tenir son cap, barre amarrée pendant des jours entiers, vent arrière ou vent debout, avalant les déferlantes comme s'il s'était trouvé sur une mer d'huile, courant le long de l'Atlantique sous les tonnerres et les ouragans, sans se briser ni déchirer une voile. Et même si parfois il piqua du nez dans une lame, il les chevaucha la plupart du temps et sortit vainqueur là où d'autres voiliers auraient chaviré. Notre histoire aurait alors compté quelques pages en moins, mais il restait encore à notre héros de grandes choses à réaliser, il ne pouvait donc pas disparaître ainsi.

Au-delà de la descente des Champs-Élysées en Citroën noire cabriolet et des cris de la foule, au-delà des mains qui se tendent et des autographes que l'on signe, bien plus que les médailles et toutes ces accolades que l'on reçoit, la plus grande et la plus belle émotion qu'éprouva Saint-Quare fut de voir peu à peu se dessiner devant lui les contours de Montfort-sur-Moines.

Un an et demi après son départ, il distinguait enfin cette immense bâtisse qu'il avait cru abandonner pour toujours, et, avec le toit d'abord, puis le reste de la façade ensuite, ce fut le calme, la douceur, la joie qui lui montèrent d'un coup à la gorge. Après ces mois interminables de bousculades, où on lui avait élevé une statue dans chaque port du globe, où toutes les petites filles qui étaient nées s'appelaient dorénavant Morgane et les garçons comme lui, où on avait porté aux nues son courage et sa hardiesse, Saint-Quare reprenait sa vie d'ermite, entre la table en granit et le récit de son parcours.

Bien sûr, il était courant de voir en semaine, et principalement le week-end, des reporters de toutes sortes et des badauds de toutes confessions venir rôder autour du château dans l'espoir de l'apercevoir et de lui dire quelques mots. Ils se disaient qu'il était là, tout près, qu'il allait descendre d'une

minute à l'autre l'allée bordée de platanes pour les saluer, pour les inviter à prendre un verre, et qu'il leur raconterait une fois encore son passage du Horn ou de Bonne-Espérance. Ils se disaient qu'il confirmerait cette histoire, que l'on connaissait tous par cœur, comme quoi il avait croisé au large des îles Kerguelen une sirène aux yeux d'or qui l'avait sauvé du naufrage et de la noyade. Mais Saint-Quare ne se montrait pas. Il restait bien sagement chez lui, de l'autre côté, au sein de cette vieille demeure qui le séparait du reste du monde.

S'il restait aussi discret, ce n'était ni par arrogance ni même par mépris, mais uniquement parce qu'il ne comprenait pas très bien ce que cette foule faisait là. Qu'avait-il fait de si exceptionnel ? Il avait simplement réalisé son rêve, rien de plus. Il était parti seul derrière l'horizon et il en était revenu plus libre qu'avant. Ceux qui patientaient en bas, près des grilles, l'enviaient peut-être pour cela.

La famille avait été si glorieuse au cours des siècles, au milieu des champs de bataille et des cataclysmes, qu'elle trouvait ici son plus beau porte-drapeau. Le maréchal avait fondé la dynastie, Albert l'avait relancée comme antidote à la monotonie, Germaine, Jeanne, Rodolphe et André l'avaient propulsée parmi les faits divers et les rubriques sportives, et Saint-Quare, malgré son infirmité, son âge, et tous les vieux démons qui le hantaient depuis toujours, l'avait une bonne fois pour toutes enracinée dans nos mémoires. Avec ce nom éclatant qui rejaillissait d'un coup sur le devant de la scène, après quelques années passées aux oubliettes, c'était toute la lignée qui renaissait de ses cendres. « Saint-Quare » n'était plus un patronyme comme les autres, c'était un mythe, une légende. On allait même jusqu'à se demander si cette famille était comme nous, s'il n'y avait pas un brin d'onirisme, un peu de surnaturel dans tout ça.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'après-navigation

En dehors de quelques voyages à l'autre bout du monde, par voie terrestre ou aérienne cette fois, et de plusieurs conférences qu'il fit sur ses exploits, les années soixante furent d'une grande douceur de vivre. Seuls le récit de sa dernière expédition et la lente élaboration de ses *Carnets intimes* retinrent son attention et la majeure partie de son temps. Saint-Quare aspirait désormais au calme et à une certaine quiétude.

Bien sûr, il lui arrivait encore d'accorder une interview à un journaliste trié sur le volet, de se rendre à la Maison de la radio, ou sur une des deux chaînes de télévision, mais il se faisait plutôt rare, préférant cent fois la forêt de Montfort-sur-Moines et Juliette à la cohue d'en bas. Et lorsqu'on lui demandait s'il repartirait un jour, s'il avait l'intention de reprendre du service avec son *Morgane*, il laissait entendre que c'était aux plus jeunes désormais de s'élancer sur les flots et de tourner par les trois caps.

Cependant, en 1965, Saint-Quare sortit exceptionnellement de son refuge et vint bousculer la vie politique de la France. Ce fut son unique intervention publique et, bien qu'il ne l'ait évoquée ni dans ses mémoires ni même ailleurs, elle mérite que l'on y revienne un instant. C'était l'époque bénie où André Malraux lançait à tire-larigot les maisons de la culture, où la baguette de pain valait encore seize centimes et un « petit noir » sur le zinc tout juste vingt, où « La Tête et les Jambes » et les Beatles battaient tous les records d'affluence, où le mot « modernisation » et le PC faisaient encore des ravages, bref il se passait une quantité de choses au milieu desquelles on s'apprêtait à élire un président de la République au suffrage

universel. De Gaulle, au-dessus des partis, n'avait pas souhaité faire campagne, certain de son fait, et il se retrouvait en ballottage, au second tour, face à un jeune inconnu : François Mitterrand. Le général fit donc appel à ses vieilles connaissances, il convoqua à la hâte le ministre des Affaires culturelles et le navigateur – en souvenir de François, de Jeanne et de Nicolas – non pas à l'Élysée, mais dans sa maison de Colombey-les-Deux-Églises, dans cet immense bureau du rez-de-chaussée, qui ouvrait, par trois fenêtres, sur un paysage merveilleux. De Gaulle leva ses deux bras bien haut, puis les laissa retomber lourdement sur les rebords de la table.

– Messieurs, c'est le bordel ! Il faut monter au créneau. Prêtez-moi votre gloire et votre génie.

Et, dès le lendemain, les deux hommes s'élançèrent sur les routes de France, avalant les meetings, serrant des milliers de mains, jurant devant des parterres entiers que « c'était le général ou le chaos ». Un homme d'une cinquantaine d'années se souvient : « Lorsque Saint-Quare entra, appuyé sur le bras d'André Malraux, nous étions dans la salle plus d'une centaine, dont un grand nombre hostile à de Gaulle. De l'autre main il tenait une grosse canne. Il lui fallut un bon bout de temps avant de rejoindre l'estrade où il devait prononcer son discours. La tension augmentait à chacun de ses pas qui semblait une éternité. Péniblement, gauchement, il avança aux côtés du ministre. Arrivé à mi-chemin, il s'aperçut de cette tension et se mit à sourire. Puis, il arriva devant le microphone. Je me souviendrai toujours de cet instant où, pour la première fois, j'ai entendu sa voix. Quand il lança : "Mes amis", il le dit d'un tel ton, avec une telle douceur et une telle force, que je sus immédiatement que c'était vrai, que cet homme ne mentait pas, qu'il fallait faire ce qu'il disait. Quelques jours plus tard, je votai de Gaulle. »

Les journalistes, eux aussi, s'en donnèrent à cœur joie. Entre le premier et le second tour, personne n'évoqua son infirmité. Un caricaturiste réalisa, en couverture d'un magazine célèbre, un portrait de Saint-Quare : il est représenté sans canne et s'agitant dans tous les sens. Et que croyez-vous qu'il se passa ? Le général resta au pouvoir et Mitterrand retourna à Latche pour quelques années encore.

Il est certain que Saint-Quare ne laissait pas indifférent. Son charme venait de son charisme personnel, de son sourire et de sa voix. Au même titre que le vieux maréchal son ancêtre, une aura extraordinaire l'entourait et faisait qu'on respectait cet homme qui avait souffert, qui s'était battu et qui avait fini, en définitive, par vaincre sa maladie et être au-dessus des autres. Et de Gaulle mieux que personne l'avait fort bien compris. Ce n'était pas une coïncidence s'il l'avait envoyé sillonner les routes de France au bras de Malraux. Il savait que cet ascendant génial séduirait les foules, les envoûterait et finalement les convaincrait. L'histoire prouva qu'il ne s'était pas trompé. Ceux qui n'ont jamais approché Saint-Quare de son vivant auraient sans doute du mal à croire qu'il ne pouvait pas marcher normalement. Lorsque l'on revoit ces images où il s'élançait aux quatre coins du pays, où il ne recule devant aucun déplacement, où il court à droite et à gauche durant des journées entières, il est bien naturel de penser qu'il ne souffrait d'aucune invalidité. Et c'est vrai qu'il fut enchanté de battre la campagne pendant cette quinzaine, de monter en première ligne une nouvelle fois. Ce fut pour lui un défi comme un autre et il le releva avec sa bonne humeur coutumière. Malgré la vieillesse qui le gagnait, son sourire et son entrain étaient toujours les mêmes, s'accordant à merveille avec les rides et les cheveux blancs qui s'amoncelaient sur son visage et sur le haut de son crâne. De 1959 à 1976, une vieille gouvernante à moitié sourde travaillait à Montfort-sur-Moines.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Biographies succinctes des principaux Saint-Quare

SAINT-QUARE (Bois-le-Roi 1630 ? – Montfort-sur-Moines 1699). Fondateur de la dynastie. Se nomma au préalable Quare ou Quart, l'orthographe n'est pas certaine. Maréchal de France, possédant un coup d'œil remarquable pour évaluer à un ou deux mille près le nombre de combattants adverses, d'une intelligence foudroyante, impétueux, trouvant sur-le-champ les manœuvres à faire et les exécutant avec une dextérité et une énergie incomparable, ami fidèle de Turenne, il reçut son nom du roi Louis XIV (en raison des longues prières qu'il adressait à Dieu ou à toute autre personne avant chaque combat) ainsi que l'immense château de Montfort-sur-Moines. Il y mourut d'un accès de folie la face collée contre la pierre froide de la table en granit. Il laissa une fortune colossale à ses enfants, une devise célèbre : *Toujours libre !*, et un blason formé de trois aigles noirs sur fond or, les regards plongés vers leurs prochaines victimes. Il jouit d'une renommée exceptionnelle au cours des siècles et influença considérablement tous ses descendants.

AUGUSTE (Montfort-sur-Moines 1695 – *id.* 1755). Fils de Charles et digne successeur de son grand-père, il fut l'un des fondateurs de l'astronomie moderne. Il construisit plusieurs télescopes, qui lui permirent d'effectuer ses observations, et découvrit deux nouveaux satellites de Saturne, ainsi que les premières nébuleuses obscures. Il mit aussi en évidence le déplacement du système solaire vers un point du ciel qu'il nomma « apex », et dont il calcula les coordonnées en mai 1748. Il fut l'amant d'Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet, et l'ennemi juré de Voltaire, en raison de cette liaison.

Il écrivit également plusieurs traités, notamment les *Éléments de la philosophie de Newton*, qui connurent un succès considérable. [Académie des sciences 1723 ; Académie française 1747]

LOUIS (Montfort-sur-Moines 1765 – Paris 1794). Dernier survivant de la branche aînée de la famille. Il fut un poète génial, l'un des grands parmi les grands, avant et avec Baudelaire, celui qui sut le mieux évoquer la mort et parfois l'espérance. Arrêté par hasard dans la rue en compagnie d'André Chénier dont il était l'ami intime (liaison ?), il fut condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire et guillotiné le 7 thermidor an II près de l'ancien emplacement de la Bastille. Il vécut pareil à une étoile filante, animé par la fureur d'aimer et la passion d'écrire. Il demeure aujourd'hui dans nos mémoires grâce à ses nombreux poèmes, notamment *L'épitaphe Saint-Quare*. Son tombeau reste vide.

JACQUES (Montfort-sur-Moines 1726 – Chantilly 1794). Il entra dans les ordres à une époque où la religion n'existait plus. Il fut sauvagement assassiné sous l'unique prétexte qu'il appartenait à Dieu. L'un des rares membres de la famille à avoir opté pour la foi.

ALEXANDRE (Montfort-sur-Moines 1729 – quelque part en Amérique 1802 ?). Frère du précédent, en religion également. Il s'enfuit vers le Nouveau Monde en 1794 afin d'échapper à la déchristianisation. Nous ne savons pas avec certitude ce qu'il est devenu. Son tombeau reste vide.

CHARLOTTE (de Corday d'Armont). Arrière-petite-fille de Danielle Saint-Quare (Saint-Saturnin-des-Lignerics 1768 – Paris 1793). Cousine de Louis, elle fut invitée à maintes reprises à Montfort-sur-Moines. Fervente lectrice de Tacite et de Rousseau, elle se rallia à la Révolution dès la prise de la Bastille et conçut d'assassiner Marat. Le 13 juillet 1793, elle le

poignarda dans sa baignoire (célèbre toile de David) et fut guillotinée le 17 ou le 18 du même mois. Elle fait aujourd'hui, plus que jamais, figure d'héroïne.

VIRGINIE (Montfort-sur-Moines 1790 – Hôtel de la rue Monceau 1864). D'une grande beauté, elle épousa à dix-sept ans le comte Maxime de Beaumont dont elle n'eut aucun enfant. Veuve à vingtdeux ans et héritière d'une fortune immense, elle fit tourner plus d'une tête. Mère d'Albert et maîtresse du vicomte de Chateaubriand (le père ?), elle prodigua à son fils de précieux conseils, le fit profiter de ses adresses, le poussa toujours plus loin vers la réussite afin que celui-ci reconquière le digne blason de la famille. Elle s'éteignit d'un infarctus.

ALBERT (Montfort-sur-Moines 1815 – Hôtel de la rue Monceau 1873). Rejeté au début de sa vie par les membres de sa famille en raison de sa naissance illégitime, il devint l'un des principaux person-nages de la dynastie. Avec ses grands yeux bleu pâle, il fit des ravages auprès des femmes, ne dormant jamais deux fois dans le même lit ni deux fois avec la même fille, et ne consentit à se calmer qu'après sa rencontre avec Florence Audry. Ami intime du comte Auguste de Morny, il s'engagea en 1834 sous les ordres du duc d'Orléans, fils du roi Louis-Philippe, en Algérie. Il se battit comme un lion, faisant l'admiration de tous, et fut décoré de la Légion d'honneur. Blessé, il devint un homme d'affaires et récolta une véritable fortune en investissant dans les chemins de fer et les filatures de coton. Il était considéré à Paris comme le symbole de la réussite lorsque, en 1847, sans aucune raison apparente, il démissionna de tous ses postes d'administrateur et s'enferma à Montfort-sur-Moines. Suivirent trois années d'« exil », au cours desquelles il bénéficia d'un moment de répit. Au lendemain du coup d'État du 2 décembre 1851, il fut nommé ministre des Affaires étrangères, puis ambassadeur à Rome et à Londres. Il profita de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

D'Albert

Pyrame et Thisbé

L'Origine du monde

Les Géants révoltés

Le Roi-Soleil

De Florence

Souvenirs d'un temps meilleur

De Germaine

Une heure avec elles

De François

La Mémoire des Saint-Quare

De Saint-Quare

Trois caps et deux cannes de bois

Le Tour à l'envers

La Route du Nord-Ouest

Les Carnets intimes

Table des matières

Tableau généalogique des Saint-Quare

PREMIÈRE PARTIE

La descendance avant tout

Le temps du changement

La Belle Époque ou l'émancipation de mademoiselle Saint-Quare

Le dictionnaire en cuir rouge et les aéroplanes

Jeanne Saint-Quare ou les feux de la rampe

L'art de la guerre

Un ciel couvert de gloire

À la recherche du bonheur

La relève

DEUXIÈME PARTIE

Du carrefour Vavin au grand séminaire

Jean ou le silence

L' Oiseau blanc

L'Affaire Germaine Saint-Quare

Du muet au parlant

Le grand virage

Le sommet du monde et les mers du Groenland

La peau de chagrin

La poliomyélite

TROISIÈME PARTIE

Le recours au passé

Un avenir incertain

La fin des rêves les plus fous et la mort d'une certaine douceur de vivre

Le boulevard du crépuscule

La quête de la liberté

La gloire

À la poursuite de l'horizon

L'après-navigation

La fin du voyage

Biographies succinctes des principaux Saint-Quare

Références bibliographiques



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
280/2014

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : février 2014
N° d'impression :